

s'attristant du malheur qui arrive ou qui menace. La manière des pessimistes est la manière dure et prétentieuse de l'orgueil qui trouve une satisfaction dans les maux qui arrivent, dans les difficultés que rencontre le rétablissement de l'ordre, dans les fautes commises par ceux qui ont charge de la société, la satisfaction de pouvoir pester et vitupérer à jets continus, la satisfaction de se faire un piédestal des ruines présentes ou futures, réelles ou imaginaires, pour s'y camper en prophète injustement méconnu, en vengeur de la méconnaissance de leurs prévisions irréalisées.

Aujourd'hui nos pessimistes signalent donc avec complaisance les difficultés ouvrières de l'Angleterre où le triomphe électoral de Lloyd George les avait déçus; ils insistent sur les fautes du gouvernement français en Alsace avec une aigreur qui ne peut faire que du mal; ils commencent tous les jours le procès des profiteurs de guerre; ils soulèvent les cupidités et les haines des prolétaires contre le luxe des classes plus à l'aise; ils soufflent la haine, le mépris, l'indignation, toutes les passions destructives, sans jamais prêcher la modération et la justice aux éléments révolutionnaires, sans jamais donner ni le précepte ni l'exemple de la charité.

C'est une trise manie que le pessimisme, où n'ont jamais versé ni les grands réformateurs ni les grands bienfaiteurs de l'humanité; une manie qui est probablement une maladie comme l'hypocondrie, comme la manie de la persécution, comme bien d'autres maladies mentales trop variées et trop nombreuses pour trouver toutes place et traitement dans les hôpitaux.

Malheureusement c'est aussi une maladie contagieuse, que les âmes vigoureuses et saines doivent s'employer à combattre. C'est pour y travailler que le soussigné a tenté d'en faire un diagnostic bien sommaire.

OBSERVATEUR.

Echos et Commentaires

ROME ET L'AUTRICHE

ROME ET LA FRANCE

Dans son article "Politique", du 12 mars dernier, Charles Maurras écrit, sous les deux titres plus haut indiqués, dans l'*Action Française* de Paris, en y ajoutant en sous-titre : *Une étude du Père LeFloch : affinités politiques négligées ou gâchées au grand dommage de la France* :

Une très rapide lecture ne m'a pas permis d'étudier encore dans le détail de son analyse et dans toute la suite de son argumentation l'article capital publié

lundi en tête du *Correspondant* par le R. P. Le Floch répondant aux attaques de la *Revue de Paris* contre la politique du Saint Siège pendant la guerre : attaques nées de l'esprit de parti, suggérées ou couvertes par des préjugés qui n'ont rien de commun avec l'intérêt du pays ni la raison universelle. La plupart d'entre eux correspondent trait pour trait aux plus graves, aux plus coûteuses, aux plus profondes des fautes politiques multipliées depuis quatre ans, du côté des Alliés, par le *morbus democraticus*. Si la guerre a été longue, sanglante et dévastatrice à l'excès, c'est qu'une seule chose a été voulue, vraiment voulue, avec constance et ténacité par certains des cabinets alliés, et c'était de concilier le culte européen des nuées démocratiques avec les nécessités de la défense nationale. Ces différents cabinets ont négligé les nuées dans leur politique intérieure: elles ont été sauvegardées avec un soin jaloux et un zèle onéreux, dans la politique extérieure; on n'a pas voulu sacrifier au dehors ni l'anticléricalisme ni l'antipapisme. C'était cher. On s'est résigné au prix fort ! Mais qui a payé ? La France.

...Nulle part la force de la nuée ne s'est mieux affirmée que dans notre politique autrichienne. Un gouvernement national français, vraiment laïc, donc affranchi de la momerie maçonnique et du préjugé de la contre-église, eût normalement considéré le Vatican comme un lieu de négociations propice avec la Bavière et l'Autriche pour les détacher utilement de l'unité allemande et du joug prussien. Que ce but-là fût chimérique, on nous le disait, et très haut, au commencement de la guerre. L'événement a montré ce que valait cette critique, un peu moins que le ton dont elle était faite, lequel ne valait rien. Ce n'est pas un organe catholique, ni romain, c'est le *Journal de Genève* qui a fini par écrire que l'empereur Charles en serait venu à faire la guerre à l'empereur Guillaume si la négociation eût été conduite. On s'est contenté de la saboter. On n'a pas oublié avec quelle haute extravagance M. Ribot traita l'affaire et la gâta à tout jamais. Dès 1917, le mal était fait. Si le catholicisme est destiné à en souffrir, que dire de la France ! La France mieux placée que d'importe quelle contrée pour entreprendre l'opération et la réussir, la France qui en eût magnifiquement profité et qui, depuis l'effondrement russe, ne pourra que souffrir double et triple misère de cette "politique de folie", selon le mot apocryphe attribué au cardinal Gasparri.

Sur cette affaire qui tient au cœur des patriotes lucides, parce que l'histoire pleurera un jour sur la monstrueuse naïveté de la faute commise, le Père Le Floch, ayant à défendre le Vatican du reproche (gratuit ou puéril) d'une politique *austriacante*, exprime les sentiments de prudence qui auraient dû animer, dès août 1914, tout bon Européen :

Le conseil (qui aurait été) donné (à la France) par le cardinal Gasparri n'était pas de combiner une paix séparée avec l'Autriche, mais bien plutôt de suppri-